



MILENA AGUS

**Sens
dessus dessous**



LIANA LEVI

Milena Agus

Sens dessus dessous

*Traduit de l'italien
par Marianne Faurobert*



Liana Levi

Avant de connaître la dame du dessous et le monsieur du dessus, la vieille ne m'intéressait pas. Vieux, mes parents n'ont pas eu le temps de le devenir, mon père s'est tué bien trop tôt et ma mère est retombée en enfance. Je ne vois jamais mes grands-parents, et c'est une jeune femme qui prend soin de ma mère.

Quoi qu'il en soit, il est clair qu'aucun vieux n'aurait pu exciter mon imagination. Aucun, excepté la dame du dessous et le monsieur du dessus. Désormais, la vieille ne m'apparaît plus comme une ombre mais comme un éclat de lumière, le dernier, peut-être.

Il y a quelque temps, Mr. Johnson, le monsieur du dessus, a frappé à ma porte, vêtu avec sobriété et élégance comme un gentleman, sauf que l'ourlet de son pantalon était décousu, ses lacets défaits et ses chaussettes dépareillées.

« J'habite à l'étage du dessus, m'a-t-il dit. Je suis votre voisin.

– Je le sais. Difficile de ne pas se croiser, dans cet immeuble. »

Il avait un service à me demander : est-ce que je voulais bien arroser ses fleurs, parce qu'il partait jouer du violon sur un bateau de croisière, et que sa femme, qui y tenait beaucoup, surtout aux roses et aux pois rouges, serait désolée de les retrouver desséchées, si elle rentrait.

« Ça n'existe pas, les pois rouges, Mr. Johnson, ce sont sans doute des baies. »

Il y a quelques jours, de retour de croisière, il est passé me remercier, car roses et pois étaient en grande forme, mais là n'était pas le but de sa visite. Avec embarras, il m'a demandé si, parmi mes amies étudiantes, il y en avait une qui saurait faire la gouvernante. Elle serait en échange logée et nourrie, car sa femme était partie, peut-être pour toujours, et qu'il lui fallait quelqu'un pour tenir sa maison, pas simplement une bonne. Il me voyait toujours avec un tas de livres, alors il était sûr de pouvoir me faire confiance.

Je n'ai pas réfléchi longtemps: j'ai couru chez la dame du dessous, Anna. Elle est malade du cœur mais elle a besoin d'argent, et chaque jour, elle doit prendre deux autobus pour aller au travail et deux pour en revenir. Une place de gouvernante à l'étage du dessus serait une aubaine pour elle, je n'en doutais pas.

Nous attendons le monsieur du dessus, assises sur le canapé, la dame du dessous et moi, et je lis dans ses yeux: «L'appartement du monsieur du dessus! Ah, l'appartement du monsieur du dessus! Tu as vu cette lumière, cette terrasse avec vue sur la mer, ces miroirs!»

Une bonne en tenue de bonne nous a installées là en nous disant: «Il arrive tout de suite.»

Mr. Johnson entre, vêtu avec une sobre élégance, un vrai gentleman, sauf qu'une de ses manches est déchirée.

«Votre manche est déchirée!» lui fais-je remarquer en désignant son coude.

Il repart en s'excusant, sûrement pour se changer, et Anna me fait les gros yeux, mais quand il revient, c'est avec la même veste sur le dos.

«Mr. Johnson, lui dis-je, voici la dame du dessous, qui serait disposée à travailler chez vous.

– Oh, merci!

– Mon amie sait tout faire, elle cuisine, elle coud, elle nettoie, elle lave et elle repasse de manière très soignée.

– Merci!

– Mr. Johnson, cette dame travaille pour d'autres personnes, mais si vous le souhaitez, elle peut commencer chez vous dès demain.

– Merci!

– Alors, à demain, Mr. Johnson? dit enfin Anna.

– À demain! lui répond Mr. Johnson, en la regardant enfin.

- Au revoir!
 - *See you soon!*»
- Et nous partons.

Pendant l'entretien, qui n'en était pas vraiment un, il nous a abreuvées de « merci », comme si nous étions venues lui faire une faveur, et non pour une embauche. Mais nous avons pris ça comme une bizarrerie de plus, avec ses lacets défaits, ses chaussettes dépareillées et sa manche déchirée. Et sans nous inquiéter davantage, l'entretien terminé, nous sommes descendues fêter ça chez la dame du dessous, où il fait toujours nuit. La lumière n'y entre que par une grande porte-fenêtre, celle du salon, qui sert aussi de vestibule et donne sur l'escalier de service, c'est pourquoi il faut tirer les rideaux pour avoir un peu d'intimité. La cuisine, la salle de bains et la chambre à coucher n'étant éclairées que par quelques lucarnes barrées par l'escalier, d'où l'on n'aperçoit que les pieds des voisins, il y fait pareillement nuit. Dans sa cuisine obscure, avec ses casseroles accrochées aux murs, ses robinets sans mélangeur et ses étagères bourrées de conserves, de pots de confitures et de légumes en bocaux, Anna a fait du chocolat chaud en se servant de la machine à expresso que sa fille lui a offerte grâce à son premier salaire. En vérité, de toutes les choses qui lui seraient utiles, des robinets modernes ou des radiateurs pour l'hiver, par exemple, quand le froid vous fait exhiler de petits nuages, cette machine est bien la dernière, mais la dame du dessous a le goût des objets superflus et tape-à-l'œil. Son salon, avec cette porte-fenêtre sur l'escalier de service, me fait penser à la cabane d'un naufragé meublée avec tout ce que la mer rejette sur le rivage: tables, guéridons, chaises de styles variés, dont plusieurs avec des dossiers en forme d'animaux, d'autres en fer forgé,

un buffet débordant de bibelots et une bibliothèque suédoise, des rideaux de brocart rouge foncé et, derrière, des stores.

Même son prénom, Anna, sobre et tranquille, elle le trouve ordinaire, et elle s'est lâchée avec celui de sa fille, Natasha, qui en a honte et aurait préféré un prénom normal.

Anna nous a servies au salon, dans des tasses de porcelaine chinoise, mais avec une chocolatière du Mulino Bianco.

«Je m'achèterai une chocolatière digne de ce nom dès que je le pourrai, s'est-elle excusée.

– Au premier salaire que Mr. Johnson te versera.

– Ah, vraiment, quelle chance ! Je savais bien qu'il m'arriverait quelque chose d'extraordinaire, a-t-elle dit, et je sais maintenant que c'était de monter à l'étage du dessus. Tu as vu cette lumière, comme elle joue sur les portes vitrées, et ces plafonds si hauts ? Il y a même un dressing-room. Chez tous les vrais riches, il y a un dressing-room. À l'intérieur, en plus de la penderie, il y a une table à repasser avec une jeannette, un fer à vapeur professionnel, et aussi une machine à coudre qui fait même les broderies. Mais la chambre de Mr. Johnson ressemble à une cellule de moine trappiste, pas vrai ? Un lit, une table de chevet, une armoire et des violons, des violons et des lutrins. Un trappiste musicien.

– Oui, mais je n'ai pas aimé tous ces "oh merci !", ai-je dit. De quoi fallait-il qu'il nous remercie ? Et puis les voisins disent que Mrs. Johnson, sa femme, a quitté la maison avec deux valises, et qu'en montant dans le taxi, elle a traité son mari de porc. Il est resté là, sous le porche, à la regarder avec son air ahuri pendant que le chauffeur chargeait les bagages dans son coffre.

– *Mischineddu*¹, il est resté seul pendant presque un an avec la bonne, qui s’est contentée de faire reluire les miroirs, les vitres et l’argenterie en attendant le retour de Mrs. Johnson, alors qu’il s’en moque, lui, de ces choses-là. Tu as vu le frigo ?

– J’ai vu ça. On dirait celui de *La Belle au bois dormant*: des stalactites, du fromage verdâtre, du lait tourné et du persil pourri. Et les tomates, tu les as vues, les tomates ? Et la laitue marron ? J’ai jeté un coup d’œil à la date de péremption du beurre, ça remonte au départ de sa femme.

– Sa femme doit être vraiment *ta gan’e cagai*² pour se faire appeler Mrs. Johnson. Cent pour cent sarde, et ça joue l’Américaine.

– C’est une riche Sarde, très riche, à ce que je sais.

– Tu sais toujours tout, toi, *ficchetta*³, va ! Tu as même regardé la date de péremption du beurre.

– Je ne suis pas une fouineuse. Si je m’intéresse aux histoires des autres, ce n’est pas pour médire, c’est pour comprendre.

– Tu pourrais devenir une grande détective, une avocate, une juge. Pourquoi tu t’es inscrite en lettres ? »

1. «Le pauvre», en sarde. (*Les notes sur les termes sardes sont de l’auteur.*)

2. En sarde méridional, cette expression désigne une personne qui se hausse du col. Littéralement: «qui a envie de chier».

3. «Fouineuse», en sarde méridional.

Je viens ici depuis mes dix ans, depuis la catastrophe, quand papa est mort et que maman est devenue folle. J'y venais l'été, du village, en vacances avec mon oncle, ma tante et mes cousins. Mes grands-parents maternels avaient acheté cet appartement à Cagliari en se disant que la mer me ferait du bien. Ils téléphonaient tous les jours pour savoir si nous étions allés à la plage du Poetto, si j'avais couru et nagé, et ils priaient ma tante de faire bien attention à ce que je ne m'éloigne pas au large, au cas où une idée bizarre me passerait par la tête, car il ne fallait pas oublier de qui j'étais la fille. Mais moi, je savais qu'il ne pouvait rien m'arriver. C'étaient les autres, qui m'inquiétaient, j'avais peur qu'ils se noient, et quand j'appelais mes cousins, ou mon oncle et ma tante qui se baignaient, j'étais au désespoir s'ils ne me répondaient pas. J'arrivais à Cagliari le cœur battant d'émotion, personne n'y savait rien de moi. Au village, si quelqu'un ne te reconnaissait pas, il te demandait aussitôt : « *Fill'e chini sesi ?* », ce qui signifie : « De qui es-tu la fille ? », et quand je disais de qui j'étais la fille, ils prenaient une mine apitoyée. Ici à Cagliari, même mon oncle et ma tante étaient détendus et se promenaient tranquillement avec mes cousins, alors qu'au village, ils se repliaient sur eux-mêmes.

Après la catastrophe, j'aurais pu aller vivre chez mes grands-parents, mais j'étais trop importante pour ma mère : dans sa folie, elle me cherchait sans désespérer et m'attendait des heures dans l'une des vérandas ou sur l'un des balcons de la maison, d'où elle pouvait m'apercevoir dès que j'arrivais au portail. Le matin, elle me souriait comme si j'étais une bonne surprise, et commençait le rituel du café au lait, mais en voulant préparer mes tartines, elle étalait la confiture sur la nappe. De toute façon, mes grands-parents maternels n'ayant pas le cœur à voir leur fille qui ne les reconnaissait pas, et les paternels l'estimant responsable du suicide de leur fils, ils avaient tous rompu les ponts avec elle. Ils se mirent d'accord pour que la sœur de ma mère soit ma tutrice. Mariée, elle avait des enfants de mon âge, seulement elle n'était jamais très à l'aise au village et lorsqu'elle organisait une petite fête pour mes cousins, elle se débrouillait pour que je n'y sois pas, craignant d'embarrasser les invités. Sa réputation de folle, maman se l'était faite avant de devenir folle pour de bon, avant la mort de papa, quand personne d'autre qu'eux n'était au courant de l'amour de mon père pour cette étudiante. Elle se livrait à une foule de petites dingeries, comme d'essayer de se tuer en imitant des personnages de la littérature qu'elle connaissait bien, elle qui était enseignante. Elle courait donc dans la maison en se tapant la tête contre les murs comme Pierre des Vignes, l'innocent emprisonné par Frédéric II Stupor Mundi dans la *Divine Comédie*; ou bien elle allait se jeter dans les canaux d'irrigation comme Ophélie, car maman s'appelle Ofelia, après qu'Hamlet lui a lancé : « Va-t'en dans un couvent, va ! »

Parfois elle sortait avec moi sous la pluie dans la rue pleine de boue, ou quand le vent retournait les parapluies. Nous revenions trempées, transies, crottées.

Elle jadis si belle était devenue laide, le regard fixe à cause des tranquillisants et des poches sous les yeux à force d'avoir pleuré. À cette époque déjà, plus personne ne venait chez nous et maman, cherchant à réagir, me pressait d'aller demander à un tel ou à tel autre de nous rendre visite, mais ils ne venaient pas. Alors nous mettions nos beaux habits et, main dans la main, nous faisons la tournée des maisons, mais personne n'était jamais là.

Quand elle était encore ma tutrice, ma tante ne m'invitait jamais, ne me laissant venir chez elle que s'il n'y avait pas d'étrangers à la famille et, même alors, il n'était pas question de parler de moi, de ma scolarité, ni de mes opinions ou de mes goûts. Nous ne parlions pas non plus de mes parents, papa ne fut plus jamais évoqué et l'on ne prononçait le nom de ma mère, Ofelia, que pour des questions pratiques relatives à la jeune fille qui s'occupait d'elle, ou aux médecins.

C'est pourquoi tout ce que je sais d'eux se résume à mes souvenirs, mais j'étais si petite.

À Cagliari, au moins pendant les vacances, je pouvais exister. Le matin, j'allais à la plage, et le soir, je lisais des recueils de comptines en les apprenant par cœur, tant j'aimais ce monde où tout était à l'envers mais où régnait la joie, où tout était si joli. Quand j'étais petite, les pigeons n'étaient pas agressifs et déplumés, nuisibles comme aujourd'hui, mais dodus et câlins. C'était un plaisir de les entendre roucouler, amoureux comme ils l'étaient, et bien sûr ils faisaient caca, mais gentiment. Il arrivait qu'un moineau malade entre dans la maison, nous le soignons puis nous le laissons s'envoler. Le soir, l'odeur du basilic flottait dans l'air et, des fenêtres ouvrant sur la cour, on apercevait déjà la lune dans le ciel, toute pâle, à côté du soleil.

Ici en ville, j'arrivais à ne pas penser à maman hurlant après papa : « J'aimerais mieux que tu sois mort ! » Quand nous l'avions trouvé pendu au plafond, avec ses chaussures bien cirées, il s'était révélé que c'était faux et qu'en fait, elle le préférait vivant. Et elle était devenue folle pour de bon. Juste avant l'enterrement, elle s'inquiétait que les visiteurs venus pour les condoléances aient de quoi boire. « Avons-nous quelque chose à leur offrir ? » demandait-elle. « Y a-t-il du jus de fruit au frigo ? » Elle avait oublié qu'il gisait dans la pièce d'à côté, mort, et devait se dire que les gens s'étaient enfin décidés à nous fréquenter.

Mais rien ne serait plus comme avant. Tout avait changé, et les parents des autres enfants, craignant la contagion, ne voyaient pas ma compagnie d'un bon œil. Alors, toujours seule dans mon jardin, je m'étais habituée à parler le moins possible. C'est pourquoi à l'école, la maîtresse m'appelait « la petite lettre muette ». J'avais l'impression que leurs parents avaient ordonné à mes camarades de me fuir. Une seule avait lié amitié avec moi, une drôlesse dont la famille était parmi les plus pauvres du village, et dont on traitait la mère d'*egua*, de putain.

Je l'invitais dans mon vénérable jardin, elle m'invitait à manger chez elle, et sa maman était peut-être une *egua* mais elle m'aimait bien, et là-bas, j'avais toujours faim alors que chez moi, ou chez ma tante, mon estomac se nouait et quand je me forçais à manger, j'étais prise de nausées. C'avait été une période heureuse, mais mon oncle et ma tante avaient dû décider de mettre un terme à cette mauvaise fréquentation, car je m'étais retrouvée seule à mon pupitre et dans mon jardin, avec le parfum des fleurs qui embaumait au-delà du mur et la lune qui apparaissait

entre les branches des arbres, comme un fantôme blême dans le ciel encore clair, avant la nuit tombée. Un nuage en forme de lune. Je connaissais toutes les fleurs et les plantes, les mimosas qui retombaient sur le gravier des allées, les massifs de lilas, les plates-bandes de freesias et de renoncules, les rosiers, la glycine avec ses grappes violettes autour du portail d'entrée, le ricin aux fleurs rouges, la vigne, derrière la maison, dont le paysan-jardinier tirait un excellent vin. Car notre maison était en bordure du village, au bout d'un chemin de terre battue, presque à la campagne et dans une région de la Sardaigne où les collines sont douces et, au printemps, offrent d'innombrables nuances de vert.